

# RÉFUTATION

DE L'OUVRAGE DE M. JACQUES REPLAT,

INTITULÉ

## NOTE SUR LE PASSAGE D'ANNIBAL,

ET

DÉFENSE DE L'OPINION DE DE LUC,

D'APRÈS LEQUEL ANNIBAL A FRANCHI LE PETIT SAINT-BERNARD.

**Par Ch. SCHAUB.**

---

*Avec une Carte du Petit St.-Bernard.*

GENÈVE,

IMPRIMERIE CH. GRUAZ, GRAND-MÉZEL, 254.

---

1854

# RÉFUTATION

DE L'OUVRAGE DE M. JACQUES REPLAT,

INTITULÉ

## NOTE SUR LE PASSAGE D'ANNIBAL,

ET

DÉFENSE DE L'OPINION DE DE LUC,

D'APRÈS LEQUEL ANNIBAL A FRANCHI LE PETIT SAINT-BERNARD.

**Par Ch. SCHaub.**

---

*Avec une Carte du Petit St.-Bernard.*

GENÈVE,

IMPRIMERIE CH. GRUAZ, GRAND-MÉZEL, 254.

---

1854



# RÉFUTATION

DE L'OUVRAGE DE M. JACQUES REPLAT,

INTITULÉ

## NOTE SUR LE PASSAGE D'ANNIBAL.



### § I.

La question relative au passage d'Annibal dans les Alpes a depuis bien longtemps été un sujet de controverse ; un grand nombre de savants et d'antiquaires ont cherché à la résoudre , et peu de points de l'histoire ont donné lieu à autant d'opinions diverses, soit chez les anciens, soit chez les modernes. Un savant genevois, M. Jean-André *De Luc*, a, comme on le sait, réfuté plusieurs de celles qui avaient été mises en avant ; il a exposé, et soutenu par beaucoup d'excellents arguments, un nouveau système, dans un ouvrage qui était le fruit de plusieurs années de recherches consciencieuses et approfondies, et qui est intitulé : *Histoire du passage des Alpes par Annibal*. La première édition de cet ouvrage date de 1818 ; la seconde, dans laquelle M. De Luc a répondu à quelques objections, est de

1825<sup>1</sup>. — M. Jacques *Replat*, avocat distingué du barreau d'Annecy, a publié en 1851, sous le titre de *Note sur le passage d'Annibal*, un opuscule résultant aussi d'études sérieuses, et dans lequel il combat sur quelques points importants le système de M. De Luc, et expose les motifs qui lui font donner la préférence à un itinéraire en partie nouveau.

Si M. De Luc vivait encore, certainement il ne laisserait pas ce nouvel adversaire sans réponse. Je n'ai point la prétention de pouvoir le remplacer; cependant, ayant eu la curiosité de lire et de comparer les textes invoqués à l'appui de leurs systèmes par l'un et par l'autre, et ayant eu l'occasion de visiter plus d'une fois les montagnes qui font l'objet de la discussion, je hasarderai de présenter quelques observations que me suggère cet examen des textes et des localités, et de faire ressortir particulièrement les côtés faibles du nouveau système proposé.

Mon but se trouve ainsi restreint à la comparaison de deux opinions; mais avant d'y procéder, je dois cependant indiquer en peu de mots quelques-uns des principaux systèmes qui avaient été soutenus. Je n'ai pas besoin de m'y arrêter, car M. Replat et surtout M. De Luc ont pris la peine de les réfuter en détail; or, j'admets tout-à-fait avec eux qu'entre les deux auteurs anciens dont nous possédons l'histoire de l'expédition d'Annibal, et dont les récits

<sup>1</sup> C'est aux pages de la 2<sup>e</sup> édition que se rapporteront les renvois.

sont absolument impossibles à concilier, Polybe seul mérite toute confiance, vu qu'il vivait peu d'années après ce capitaine, et qu'il a pris la peine de suivre pas à pas la même route pour la reconnaître de ses propres yeux, d'interroger les témoins oculaires, de faire une description détaillée des localités, et même d'indiquer les distances parcourues et le nombre de jours de marche à partir du passage du Rhône jusqu'aux plaines de l'Italie ; tandis que Tite Live n'a fait, pour certains chapitres, que traduire Polybe plus ou moins exactement, et que sur d'autres points il l'a travesti ou s'en est écarté arbitrairement et d'après une idée préconçue, tantôt revenant ; après avoir complètement changé son itinéraire, aux incidents racontés par l'historien grec, tantôt donnant libre carrière à son imagination pour ajouter des circonstances qui ne sont évidemment que de pures fictions<sup>1</sup>.

Ainsi donc, il sera pour nous constant qu'il faut regarder comme une erreur qu'Annibal, après avoir remonté le Rhône jusqu'à l'embouchure de l'Isère, ait rétrogradé vers le sud, et qu'il ait traversé, puis remonté la Durance<sup>2</sup>. Il en résulte qu'il est impos-

<sup>1</sup> Polybe a le seul tort d'avoir supprimé trop souvent les noms géographiques. Tite-Live, au contraire, a indiqué quelques noms de peuples chez lesquels il prétend qu'Annibal a passé ; mais ses indications rendent incompréhensible ou absurde la marche d'Annibal, et ont donné lieu à une foule d'interprétations diverses.

<sup>2</sup> Peut-être, comme le suppose M. Replat, Tite-Live

sible d'admettre qu'Annibal ait passé par le Mont-Genèvre, ou par le Mont-Viso, ou par le col de la Croix, comme l'ont cru ceux qui s'attachaient de préférence aux indications de Tite-Live.

Le premier de ces passages est situé non loin des sources de la Durance, à deux lieues de la petite ville de Briançon, dans le département des Hautes-Alpes<sup>1</sup>; son élévation est de 6,000 pieds; il offre une plaine cultivée, longue d'une lieue, et bordée de hauteurs boisées. Pompée, dans une lettre adressée au Sénat (*Salluste, Fragm.* liv. 3), ayant annoncé à celui-ci qu'il avait ouvert dans les Alpes une route nouvelle, autre que celle d'Annibal, et plus commode pour son armée (*iter nobis opportunius*), quelques écrivains ont supposé avec assez de vraisemblance que cette route nouvelle était celle du Mont-Genèvre, qui fut plus tard en effet fréquentée par les légions romaines. M. Letronne et le chevalier

avait-il été trompé par ce qu'il avait lu dans quelque autre historien, au sujet du passage d'une rivière nommée Durance, et a-t-il cru qu'il s'agissait de celle qui porte encore ce nom; car il est évident, d'après les noms des peuplades qu'il place sur la route d'Annibal, que c'est bien celle-ci qu'il a entendu indiquer.

<sup>1</sup> Cette petite ville doit être la plus haute de France, si elle en effet à 4000 et quelques pieds au-dessus de la mer, comme le porte la carte Chaix. (Dans les hauteurs indiquées, il s'agira toujours de l'ancienne mesure dite *pied de roi*.)— Le passage du Mont-Genèvre me paraît un des moins pittoresques que l'on puisse trouver dans les Alpes.

Folard, commentateurs de Polybe, sont les deux principaux d'entre les auteurs qui font suivre à Annibal la voie du Mont-Genèvre. Mais ces divers auteurs diffèrent notablement sur la direction qu'ils lui font prendre pour arriver à cette montagne. Ainsi, Letronne lui fait remonter l'Isère jusque près de Grenoble, et ensuite le Drac; Folard lui fait remonter la vallée de la Romanche, affluent du Drac, c'est-à-dire qu'il le fait passer par la rude et sauvage vallée de Bourg d'Oisans et par le col du Lautaret, d'où l'on redescend dans celle de Briançon. D'autres le font rétrograder vers la Durance sans l'engager dans l'intérieur des Alpes.

Quant au col du Viso, la plus simple inspection du passage suffit pour faire comprendre qu'il est et a toujours été absolument impraticable pour une armée. Peu de cols dans les Alpes offrent des deux côtés des pentes aussi escarpées. Il s'élève à la hauteur de 8,000 pieds<sup>1</sup>. La vallée du Château-Queyras,

<sup>1</sup> Quant au pic du Viso, cette massive pyramide qui est si remarquable, vue de Turin, il s'élève à 12 ou 13,000 pieds. En montant au col Viso du côté d'Italie, le 4 août 1851, je trouvai déjà de la neige fraîche une heure et demie avant d'arriver au sommet; il y en avait même vers le haut du col environ un pied par-dessus la vieille neige. C'était, il est vrai, une semaine après la grande éclipse solaire du 28 juillet, qui fut cause, comme l'on sait, d'un refroidissement notable de l'atmosphère. — Il y a environ trois siècles, un des marquis de Saluces, pour faciliter un peu les communications avec le Dauphiné, fit pratiquer une galerie à près



qui s'ouvre à Mont-Dauphin et qu'arrose le Guil, est la seule par laquelle on peut l'aborder du côté de France ; or, cette vallée est très-étroite, et présente un défilé long de plusieurs lieues, où la route est en quelques endroits taillée dans le roc qui la surplombe. Cette route, qui a été tout récemment élargie et améliorée, n'a pas dû exister du temps d'Annibal, ou du moins elle était excessivement difficile pour une armée. Elle aboutit non-seulement au Viso, mais à cinq ou six autres passages plus praticables, situés un peu plus au nord, et qui conduisent dans les Vallées Vaudoises et dans celle de Césanne.

C'est le marquis de Saint-Simon particulièrement qui a soutenu que le col du Viso avait été témoin du passage d'Annibal. (Préface de l'*Histoire de la guerre des Alpes* en 1744.) Cependant il ne le fait pas passer par la vallée du Queyras ; croyant trouver des localités qui répondent mieux aux descriptions de Tite-Live, il suppose qu'il s'est dirigé sur Barcelonnette (département des *Basses-Alpes*), et qu'il a remonté la vallée d'Ubaye ; puis il admet que les guides d'Annibal l'ont égaré, de sorte que ce ne serait qu'après avoir erré neuf jours sur les hauteurs qu'il

de 400 pieds au-dessous du sommet. Mais du côté du Piémont l'ouverture de cette galerie, qu'on nomme *la Traversette*, est maintenant en partie encombrée de neige ; du côté de France elle se trouve complètement fermée. — Et l'on voudrait qu'Annibal se fût hasardé sur ces hauteurs avec toute son armée vers la fin d'octobre !

aurait gravi enfin le Viso ! Mais *il ne sait pas précisément*, avoue-t-il, *quelle route ce général s'est ouverte* pour y arriver (p. 26). Ses motifs pour lui faire passer cette montagne, c'est que, suivant lui, c'est certainement celle que Tite-Live a entendu indiquer, et que c'est du Mont-Viso que l'on peut apercevoir une partie des plaines de l'Italie qu'Annibal a, d'après les historiens, montrées à ses soldats pour ranimer leur courage. Mais, comme l'ont fait judicieusement remarquer divers auteurs, ce passage de Polybe et de Tite-Live ne doit évidemment pas être pris à la lettre.

Le troisième col mentionné ci-dessus est celui de la Croix. C'est un magistrat de Grenoble, M. Imbert Desgranges (voy. Hist. romaine de Le Bas, 1<sup>er</sup> vol., p. 528), qui soutient qu'Annibal, après avoir remonté la vallée du Queyras, aurait franchi ce col, qui est à trois ou quatre lieues au nord du Viso, et serait arrivé sur les bords du *Pelice*, l'une des sources du Pô. Cette rivière arrose la principale des Vallées Vaudoises, celle où se trouve La Tour, chef-lieu de ces vallées. Mais tout ce que j'ai dit des abords du Mont-Viso s'applique également au col de la Croix, et la description que M. Desgranges lui-même fait des difficultés que présentaient les précipices à la descente du côté d'Italie, doit suffire pour faire regarder son opinion comme dénuée de toute vraisemblance.

On a soutenu aussi qu'Annibal, après avoir suivi

la rive gauche de l'Isère, avait remonté la vallée de l'Arc (la Maurienne), et passé le Mont-Cenis. On a répondu que la vallée de l'Arc, en général très-reserrée, devait présenter à une armée de grandes difficultés, que le passage du Mont-Cenis était très-escarpé du côté de l'Italie, et que la route qui y a été taillée dans les rochers ne date que d'une époque de beaucoup postérieure à la domination romaine. Cette route n'est en effet mentionnée pour la première fois dans l'histoire que vers le temps de Charlemagne. Le plus illustre des auteurs qui avaient soutenu ce système, est l'empereur Napoléon, qui se fondait uniquement sur la raison de la guerre, et faisait complète abstraction de toutes les données historiques.

M. Albanis Beaumont, dans son *Histoire des Alpes grecques et cottiennes* (t. I, p. 99), indique comme ayant été fréquentés dès une époque très-ancienne, deux autres passages très-voisins du Mont-Cenis; l'un à l'est, situé près de la Roche-Melon, et faisant communiquer la vallée de Lanzo en Piémont avec celle de Bonneval en Maurienne; l'autre à l'ouest, le col de la Roue (*Mons Rudis*), conduisant de Bardonnèche à Modane<sup>1</sup>; mais ils sont tous deux notablement plus élevés que le Mont-Cenis. M. A. Beau-

<sup>1</sup> M. A. Beaumont pense que César a passé un de ces cols. C'est sous le col de la Roue qu'il a été pendant quelque temps question de percer un tunnel pour y faire passer la voie ferrée de Turin à Chambéry.

mont (ouvrage cité, tome II, partie II, page 633), croyait qu'Annibal avait franchi le col de la Roche-Melon, d'où l'on jouit d'une vue sur les plaines de Piémont; mais ce passage est sujet à peu près aux mêmes objections que le Mont-Cenis.

Deux circonstances importantes militent encore contre les diverses voies que je viens de rappeler : c'est d'abord qu'elles ne présentent pas les particularités décrites par les deux historiens anciens, et ensuite qu'elles font toutes déboucher Annibal chez les *Taurini*, peuple qui habitait les plaines de Turin. Or, comment ce peuple, qui repoussa l'alliance d'Annibal, et dont il dut soumettre la capitale par la force des armes avant de se hasarder plus loin dans le pays, comment ce peuple l'aurait-il laissé descendre des Alpes sans inquiéter sa marche? comment ne l'aurait-il pas attaqué avant que son armée eût eu le temps de se rétablir de ses fatigues? En débouchant par la vallée d'Aoste, qu'habitaient les *Salassi*, Annibal arrivait au nord-ouest de Turin, et se trouvait à portée des *Insubres*, habitants du Milanais, qui étaient ses alliés, et qui lui avaient même envoyé des députés et des guides jusque dans les Gaules pour l'accompagner pendant le passage des montagnes.

Polybe dit clairement (liv. III, chap. 56) qu'Annibal, après être descendu des Alpes, entra dans les plaines du Pô et sur le territoire des Insubres, et qu'après avoir donné quelques jours de repos à

son armée, il alla attaquer les Tauriniens et soumettre leur ville. Tite-Live lui-même (liv. XXI, ch. 39) indique que ces *Taurini* étaient dans le voisinage du lieu où Annibal déboucha des Alpes (*Taurinis, proximæ genti*), mais qu'il n'arriva pas de prime abord sur leur territoire. En outre, le nombre des journées de marche que Polybe compte du sommet de la chaîne centrale à l'entrée des plaines ne permet pas d'admettre qu'Annibal ait franchi un des cols des Alpes cottiennes (celles situées entre la Maurienne et le Piémont), car deux journées auraient presque suffi pour l'amener au milieu des plaines.

Mais le plus paradoxal des systèmes qui ont été soutenus, est celui d'un érudit anglais, M. Whitaker, qui a fait tous ses efforts pour démontrer qu'Annibal a franchi le grand St.-Bernard. Or, on arriverait bien par là dans le val d'Aoste comme par le petit St.-Bernard, mais ce système est sujet à de bien fortes objections. Comme il n'existait pas de route le long de la côte méridionale du lac de Genève, il faudrait admettre qu'Annibal suivit la rive septentrionale, et par conséquent traversa le Rhône une seconde, puis une troisième fois, ce dont il n'est fait aucune mention dans les auteurs. D'ailleurs cet itinéraire ne cadre nullement avec toutes les données ni avec les incidents de la marche d'Annibal sur l'un et sur l'autre versant des Alpes. M. Whitaker peut, il est vrai, invoquer à l'appui de son système l'auto-

rité de quelques anciens auteurs, tels que Pline l'ancien, ainsi qu'une opinion assez répandue chez les Romains. Mais Tite-Live (liv. XXI, ch. 28), qui réfute cette opinion, nous apprend qu'elle était basée sur une erreur consistant à faire dériver du mot *Pæni*, qui signifiait les *Carthaginois*, le nom des Alpes *Pennines*, dont le grand St.-Bernard fait partie, tandis que ce nom dérive d'une divinité, *Jou-Pen* ou *Jupiter Penninus*, adorée sur le sommet de la montagne. D'ailleurs Strabon nous dit que de son temps, c'est-à-dire sous le règne d'Auguste, le grand St.-Bernard n'était pas praticable pour les bêtes de somme. (*Strab.* IV, 6.)

## § II.

Après avoir ainsi procédé par voie d'exclusion, l'on est nécessairement amené à conclure qu'Annibal a dû opérer son passage par un des cols des Alpes grecques (*Alpes graiæ*), c'est-à-dire des montagnes qui séparent la Tarentaise du val d'Aoste. Or, le plus facile de ces cols est sans contredit le petit St.-Bernard, dont la hauteur est de 6,790 pieds; c'est en même temps un des plus commodes qu'il y ait dans toutes les Alpes. C'est par là, d'après le général anglais Melville et d'après De Luc, qu'Annibal a passé la chaîne centrale. Selon eux, Annibal, arrivé au lieu où est maintenant Albertville, aurait donc continué

à suivre le cours de l'Isère jusqu'au pied du petit St.-Bernard, et il aurait franchi cette montagne pour descendre chez les Salasses <sup>1</sup>.

Entre le petit St.-Bernard et le Mont-Blanc se trouve un autre col, celui de la Seigne, par lequel on passe de la Tarentaise dans la vallée de l'Allée-Blanche et à Cormayeur. Ce col est à 7,650 pieds au-dessus de la mer; il est donc de 860 pieds plus élevé que le petit St.-Bernard. C'est par là que M. Replat, par les motifs que nous exposerons bientôt, fait passer l'armée carthaginoise. Il suppose qu'elle a quitté l'Isère à Albertville, pour remonter la vallée de Beaufort, et qu'elle a passé d'abord ou le Bon-

<sup>1</sup> Après la publication de l'ouvrage de M. De Luc, deux Anglais, MM. Cramer et Wickham, visitèrent avec une grande attention les localités qu'il avait indiquées, et firent paraître en 1820 une *Dissertation sur le passage d'Annibal*, dans laquelle ils se rangèrent à l'avis de De Luc, sauf sur quelques points de détail. Dans sa seconde édition, De Luc a profité des observations nouvelles qu'ils avaient faites. Cette dissertation a été réimprimée en 1828. — M. Roche, directeur des salines de Moutiers, a fait aussi paraître, en 1819, un ouvrage intitulé *Notices historiques sur les anciens Centrons*, et qui contient quelques observations sur le passage d'Annibal. M. Roche croit avec De Luc qu'Annibal a passé le petit Saint-Bernard, mais il n'est pas d'accord avec lui sur le point qu'on doit appeler l'entrée dans des Alpes, et sur quelques points secondaires. De Luc l'a réfuté, soit dans sa 2<sup>e</sup> édition, soit dans une lettre que la *Bibliothèque Universelle* a insérée en octobre 1819. Il lui montre que toutes ses idées sont contraires au texte de Polybe.

homme ou le col de la Croix de Biollay, pour redescendre au Chapiu, et que de là elle a franchi la chaîne centrale par la Seigne. Mais M. Replat ne s'attribue point la première idée de cette voie; il reconnaît qu'elle lui a été suggérée par M. Blanc, notaire à Beaufort, et que le même itinéraire avait déjà été indiqué par M. le comte Vignet, dont l'opinion se trouve insérée dans les Mémoires de l'Académie de Savoie.

De leur dissentiment sur le passage par lequel Annibal franchit les Alpes, il résulte nécessairement que MM. De Luc et Replat sont également en désaccord soit sur le lieu où les montagnards attaquèrent l'armée carthaginoise avant qu'elle eût atteint le col, soit sur le point de la descente où elle fut arrêtée pendant trois jours par les difficultés qui se présentaient sur sa route. Mais les deux itinéraires divergent encore sur d'autres points importants, savoir, sur la route suivie par l'armée carthaginoise à partir de l'embouchure de l'Isère dans le Rhône, jusqu'au pied des montagnes, et sur le point de son entrée dans la région des Alpes; et par conséquent leurs auteurs doivent aussi placer dans des localités différentes le théâtre du combat qui fut livré entre cette armée et les montagnards allobroges.

D'après De Luc, Annibal a dû suivre le Rhône jusqu'à Vienne; de là, évitant le grand détour que fait le fleuve vers Lyon, il s'en serait rapproché pour passer le Mont-du-Chat (*Mons Thuates*) et descen-



dre dans la vallée où est situé le lac du Bourget, ainsi que les villes de Chambéry et de Montmélian. Replat suppose, avec d'autres écrivains, qu'Annibal a remonté la rive gauche de l'Isère depuis l'embouchure de cette rivière, et qu'il n'a passé sur la rive droite qu'entre Montmélian et Albertville.

Quant au combat, on a indiqué diverses localités. De Luc croit que le Mont-du-Chat en fut le théâtre ; Replat suppose qu'il eut lieu sur les hauteurs qui dominent l'Isère entre Pontcharra et Montmélian, près de la frontière actuelle de France.

D'après ce qui précède, on voit que MM. De Luc et Replat ne sont d'accord que sur les six lieues qui séparent Montmélian d'Albertville, et encore, d'après le premier, Annibal a-t-il dû suivre la rive droite de cette rivière, tandis que le second laisse indéterminé le point où Annibal quitta la rive gauche, tout en supposant qu'il doit être situé entre ces deux villes.

### § III.

M. De Luc avait déjà réfuté l'opinion reproduite par M. Replat, et d'après laquelle Annibal aurait suivi les rives de l'Isère depuis son embouchure ; mais comme M. Replat donne quelques nouveaux arguments à l'appui de l'opinion qu'il soutient, et que, de mon côté, j'estime aussi en trouver de nou-

veaux dans le texte de Polybe en faveur du système de M. De Luc, je crois devoir rappeler brièvement les principales raisons alléguées par les deux auteurs en faveur de leurs systèmes respectifs.

Voici les arguments de De Luc :

Polybe a décrit le pays qu'il appelle l'*Ile*, c'est-à-dire la région située entre le Rhône et l'Isère, et l'a comparée, soit pour la forme, soit pour l'étendue, avec le Delta du Nil, qui en diffère seulement en ce que la base de celui-ci est formée par la mer, tandis que l'île gauloise est une plaine qui aboutit à une chaîne de montagnes escarpées. De Luc soutient que cette île ne peut être que la partie du territoire des Allobroges située entre la rive gauche du Rhône et la rive droite de l'Isère. Ces deux rivières forment en effet un triangle irrégulier, dont la base s'appuie sur la chaîne qui court de Grenoble au Rhône, et cette plaine, qui est fertile et peuplée, répond parfaitement à la description qu'en fait Polybe.

Annibal ayant terminé le différend qui existait entre deux princes allobroges, et ayant rétabli le pouvoir entre les mains de l'aîné, De Luc pense qu'il a dû effectivement entrer sur leur territoire, c'est-à-dire dans le pays situé au nord de l'Isère, et dont le chef-lieu était Vienne. Il cite Jean Chorier, qui a écrit sur les antiquités de Vienne, et d'après lequel Annibal et son frère ont passé par l'Allobrogie et y ont même fait de nouvelles levées.

Polybe a désigné douze ou quatorze fois le Rhône

par le mot ποταμός (*le fleuve*), et après avoir nommé une seule fois l'Isère, il dit qu'Annibal continua sa marche en remontant la rive *du fleuve*; De Luc en conclut que c'est toujours du Rhône qu'il veut parler, et non de l'Isère, lors même que ce mot, dans la langue grecque, pourrait signifier aussi bien la *rivière*.

De Luc a calculé qu'en remontant le Rhône depuis le lieu du passage d'Annibal, soit de Roquemare jusqu'à Vienne, et se dirigeant de là vers St.-Genix d'Aoste<sup>1</sup>, puis vers le Mont-du-Chat à travers le territoire allobroge, on retrouve précisément le nombre de 1,400 stades indiqué par Polybe pour la distance entre le lieu du passage et l'entrée dans

<sup>1</sup> La petite ville savoisiennne de St.-Genix est située près de l'angle aigu que forme le Rhône quand il cesse de faire la limite entre la Savoie et la France pour entrer dans l'intérieur de ce dernier pays. A peu de distance de cette ville, sur le territoire français, se trouve le village d'Aoste, l'ancienne *Augusta Allobrogum*. De Luc avait cru d'abord qu'Annibal avait suivi les rives du Rhône entre St.-Genix et Yenne (*Etanna*); mais dans sa seconde édition il s'est rangé à l'avis de MM. Cramer et Wickham, qui ont fait observer que près du village de La Balme, situé vis-à-vis du fort français de Pierre-Châtel, le passage entre le Rhône et la montagne a dû être jadis impraticable. Ces messieurs pensent qu'Annibal a dû passer à l'est de la montagne à peu près isolée qui s'étend de St.-Genix à Yenne, et qu'il a laissé cette dernière ville un peu sur la gauche. Il paraît que la voie romaine tendant de Chambéry à Vienne laissa aussi de côté la ville de Yenne. (*Dissert. anglaise*, p. 25.)

les Alpes. Ces 1,400 stades se partagent en deux parties inégales : 600 stades finissant à l'embouchure de l'Isère, et qu'Annibal a franchis en quatre jours avec sa cavalerie et ses éléphants, et 800 stades à partir de ce dernier point jusqu'à l'entrée des Alpes, espace que l'armée carthaginoise a parcouru en dix jours, y compris probablement une halte d'un jour ou deux près du chef-lieu, pour terminer le différend des deux princes allobroges, et recevoir de l'ainé des armes et des vêtements neufs.

De plus, De Luc trouve sur cette route quelques jalons qui augmentent encore la probabilité qu'elle ait été réellement suivie par Annibal ; tel est un bouclier d'argent trouvé en 1714 par un fermier de la terre du *Passage*, entre la Tour-du-Pin et les Abrets, à demi-mille de la route de Vienne à Chambéry. Ce bouclier, qui a été déposé dans un musée de Paris, et que des bas-reliefs et d'autres particularités ont fait reconnaître d'une manière certaine pour carthaginois, a dû être un bouclier *votif*. De Luc suppose qu'Annibal arrivant en vue des Alpes, où il allait commencer à rencontrer des difficultés sérieuses, fit un vœu à quelque divinité, et lui consacra ce bouclier. Il paraît que c'était là une coutume des Carthaginois : car, après avoir vaincu en Espagne Asdrubal (fils de Gisgon), les Romains trouvèrent dans le butin un bouclier d'argent du poids de 138 livres, qu'ils déposèrent au Capitole (Tite-Live XXV, 39). De Luc cite encore comme un indice du passage

d'Annibal le village même qui porte le nom du *Passage*, et où l'on a trouvé le bouclier mentionné ci-dessus.

Enfin, et ceci est très-important, toutes les circonstances relatives au combat qui eut lieu à l'entrée des Alpes, peuvent parfaitement concorder avec la localité indiquée, c'est-à-dire avec le col par lequel on franchit le Mont-du-Chat.

Voici maintenant les objections de M. Replat (p. 56-68), et ce qu'on peut lui répondre :

M. Replat prétend que De Luc se met en contradiction évidente avec Polybe, en comptant à partir de Vienne les 800 stades et les dix jours de marche le long du Rhône jusqu'à l'entrée des Alpes, et en ne laissant ainsi que 600 stades pour la distance entre le lieu où Annibal passa le Rhône et la ville de Vienne, tandis que cette distance est notablement plus considérable. — Mais c'est là une complète erreur. De Luc fait bien positivement commencer les 800 stades et les dix jours de marche à l'embouchure de l'Isère (1<sup>re</sup> édit., p. 74, et 2<sup>me</sup> édit., p. 78), et il compte bien 600 stades entre Roquemaure, lieu du passage, et cette embouchure.

M. Replat objecte que l'armée n'a pu franchir cette distance de 600 stades en quatre jours. (8 stades faisant un mille romain, 600 stades font 75 milles ou 25 lieues.) — Mais M. Replat oublie que l'infanterie avait un ou deux jours d'avance sur la

cavalerie et les éléphants, et qu'Annibal était resté en arrière afin d'assister au passage de ces derniers. Or, en suivant le texte, on voit qu'Annibal, mais non pas avec son armée entière, arriva en quatre jours au pays que Polybe appelle l'*Ile*; ainsi l'infanterie avait eu réellement six jours pour faire ce trajet (soit 100 stades ou 4 lieues  $\frac{1}{6}$  par jour). Annibal la rejoignit en quatre jours avec la cavalerie et les éléphants, qui venaient d'avoir quelques jours de repos pendant les préparatifs que faisait l'armée pour le passage du fleuve.

L'*Ile* où est arrivé Annibal n'est pas, dit M. Replat, le pays contenu entre l'Isère et le Rhône supérieur à l'embouchure de cette rivière, mais bien celui contenu entre l'Isère au nord, le Rhône à l'ouest et la Drôme au sud, de telle sorte que l'armée carthaginoise n'aurait pas passé l'Isère, mais en aurait remonté la rive gauche. — On peut répondre que Polybe ne fait nulle part mention de la Drôme, et que la contrée indiquée par M. Replat serait bien plutôt carrée que triangulaire, et il est tout à fait improbable que Polybe eût eu l'idée de la comparer à un Delta, car cette comparaison, qui était complètement étrangère à son sujet, doit lui avoir été suggérée par quelques ressemblances assez frappantes. Ajoutons que M. de Saint-Simon, qui cependant va faire rétrograder Annibal vers le sud jusque dans le département des Basses-Alpes, convient qu'il ne peut être douteux que le pays des Allobroges ne

soit le territoire situé entre le Rhône et l'Isère au nord de celle-ci, et il regarde même comme une chose positive qu'Annibal est venu camper jusque près de Vienne. (Préface citée, p. 12.)

En outre, Polybe dit positivement qu'Annibal trouva *dans l'île*, ἐν ἄντῃ (νήσῳ), deux frères qui se disputaient l'autorité; qu'il prit parti pour l'aîné; que celui-ci non-seulement lui fournit des vivres, des vêtements et des chaussures neuves, mais l'escorta en formant l'arrière-garde, ce qui lui permit d'opérer en toute sécurité le *passage à travers* (διόδου) le pays des Gaulois Allobroges (Pol. liv. III, ch. 39). Cette expression grecque me paraît tout-à-fait inconciliable avec la supposition de M. Replat, ainsi que de M. Letronne et autres, qu'Annibal ne serait entré sur le territoire allobroge qu'avec une partie de ses troupes, pour terminer le différend des deux frères, et aurait repassé l'Isère, pour en suivre la rive gauche avec toute son armée.

Annibal, dit encore M. Replat, n'a pas dû passer par le pays des Allobroges, parce que, suivant Polybe, *il craignait de le traverser*. — Ce n'est point précisément là ce que dit le texte; il porte seulement qu'Annibal *avait quelque inquiétude pour le passage sur leur territoire*, de telle sorte qu'il devait y *marcher avec circonspection*; c'est ce que me semblent exprimer assez clairement les deux mots ἐλαβῶς διακειμένοις<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Thuilier ainsi que Buchon traduisent ainsi : Annibal, qui *n'entraît qu'en tremblant dans le territoire* des Gaulois

Polybe dit que le prince allobroge escorta Annibal jusqu'à ce qu'il approchât de la montée des Alpes. S'il l'avait escorté en formant l'arrière-garde sur la rive gauche de l'Isère, il n'aurait pu empêcher les montagnards des environs de Grenoble de faire quelque attaque sur les flancs de l'armée carthaginoise, car il ne pouvait exister qu'un chemin étroit sur plusieurs points de cette rive, vu la proximité des montagnes (V. Dissert. angl., p. 51), et l'arrière-garde eût été dans l'impossibilité de porter un secours efficace.

M. Replat prétend que lorsque Polybe dit qu'Annibal, arrivé vers l'embouchure de l'Isère, continua sa route en remontant *la rivière*, l'historien grec a voulu parler de l'Isère, qu'il venait de nommer en dernier lieu. — Mais Polybe avait déjà désigné le Rhône un grand nombre de fois par le mot ποταμός; ce doit donc être plutôt ce fleuve qu'il entendait encore indiquer. D'ailleurs, il avait dit en commençant, qu'Annibal, à partir du passage du Rhône, fit dans la direction de ses sources une marche de 1,400 stades. C'est donc bien toujours le long du Rhône qu'il continua à marcher depuis l'embouchure de l'Isère, sans qu'on doive en conclure qu'il en suivit toutes les sinuosités, ce qui serait absurde.

Ainsi donc, les objections élevées par M. Replat me paraissent faciles à réfuter. J'ajouterai qu'en

Allobroges. — Casaubon et Schweighäuser disent: ... *male metuentibus sibi, in transitu per fines, etc.*



supposant que la marche d'Annibal a eu lieu le long de l'Isère, on ne retrouve pas exactement les distances indiquées par Polybe, mais des distances un peu inférieures.

Quant à l'argument que De Luc tire du bouclier trouvé sur la terre du *Passage*, M. Replat n'en parle pas. Cette circonstance peut n'avoir pas tout-à fait une aussi grande importance que celle que De Luc y attache; mais elle en a certainement beaucoup plus que l'existence d'un village nommé le *Passage*; car si ce lieu doit son nom au passage d'une troupe, combien d'armées romaines, gauloises ou germanes etc., n'ont pas pu suivre cette même route depuis l'époque d'Annibal!

#### § IV.

Parlons maintenant du combat qui eut lieu au moment où Annibal abordait la région des Alpes.

Comme je l'ai dit, De Luc a reconnu qu'il devait avoir été livré sur le col par lequel, en partant des environs de Yenne, on franchit le Mont-du-Chat, pour descendre dans la vallée du lac du Bourget et de Chambéry. En effet, si Annibal n'a pas remonté l'Isère, ce col, où fut établie plus tard une voie romaine, était bien le seul passage commode pour franchir la chaîne de montagnes escarpées qui lui barrait le chemin.

D'autres auteurs ont supposé que le combat avait eu lieu dans les gorges situées près du passage des Echelles ; mais plusieurs détails de Polybe ne pourraient nullement s'appliquer à cette localité. Il n'y avait pas de ville dans le voisinage au-delà du défilé, et au débouché de celui-ci il n'y a ni précipice ni descente sur une pente roide. D'ailleurs ce défilé étroit entre des rochers parfaitement à pic eût été très-facile à défendre et même à intercepter complètement par des abattis ou des quartiers de roc. C'est peut-être pour cela que les guides d'Annibal, qui connaissaient les dispositions ou les préparatifs des montagnards, lui firent éviter ce passage.

Il existe bien encore entre les Echelles et le Mont-du-Chat deux autres passages, celui d'Aiguebellette et celui du Mont-l'Épine, qui servent à franchir la même chaîne, mais ils sont beaucoup plus élevés que le Mont-du-Chat ; aussi sont-ils très-peu fréquentés, et ce n'est que postérieurement qu'on a dû y établir des sentiers. D'ailleurs ils répondent beaucoup moins à la description de Polybe.

Quant à M. Replat (p. 70), il pense que le combat a été livré entre Pontcharra, dernière commune française, et la petite ville de la Rochette en Savoie, à environ deux lieues de Montmélian. Il suppose que, la plaine située au bord de l'Isère étant alors trop marécageuse pour permettre à l'armée d'y passer en se dirigeant droit sur Montmélian, Annibal dut faire gravir ses troupes soit contre le flanc des

hautes collines qui se trouvent sur la droite, soit par un défilé ou plutôt un ravin, celui du torrent nommé Bréda, qui, s'élevant peu à peu, conduit sur un plateau où est située la petite ville de la Rochette.

M. Replat fait remarquer que cette localité remplirait les quatre conditions que doit réunir le lieu qui fut le théâtre du combat : 1° d'être sur le territoire allobroge ; 2° de n'être pas très-éloignée de la rivière (c'est-à-dire, d'après M. Replat, de l'Isère) ; 3° d'être dans le voisinage d'une petite ville ou bourgade, où les montagnards qui gardaient le défilé se retiraient durant la nuit ; 4° d'être à l'entrée des Alpes.

Mais on peut répondre que cette localité ne remplit nullement une autre condition également essentielle, savoir celle de pouvoir cadrer avec la description assez détaillée que Polybe fait du combat et du lieu qui en fut le théâtre. Polybe dit qu'il fallait monter pour arriver au poste que les barbares occupaient le jour et qu'ils abandonnaient la nuit, et qu'il fallait ensuite descendre sur une pente escarpée, où les barbares profitèrent de la difficulté de la route pour assaillir les Carthaginois. Au sortir du ravin du Bréda il faut, au contraire, continuer à monter une pente douce pendant environ vingt minutes, pour arriver à la petite ville de la Rochette, et l'on ne voit point quelle aurait pu être la position que l'ennemi occupait le jour et abandonnait la nuit, et

par laquelle , dit Polybe , *il fallait nécessairement passer.*

Or le col du Mont-du-Chat satisfait non-seulement à cette dernière condition , mais aussi aux quatre autres énumérées par M. Replat. Il est situé sur le territoire allobroge ; il est à deux lieues du Rhône (le pied de la montagne n'est guère qu'à une lieue du fleuve) ; il y a une bourgade dans le voisinage, celle du Bourget. Cette troisième condition me paraît mieux remplie d'après l'opinion de De Luc, car la découverte de nombreux restes d'antiquités montre que le Bourget a existé très-anciennement, lors même qu'on n'est pas d'accord sur le nom qu'il portait (Alb. Beaumont, *Alpes grecques et cottiennes*, t. I, p. 196), tandis que l'existence d'une ville ancienne sur l'emplacement de la Rochette n'a pour base qu'une pure supposition. Enfin le Mont-du-Chat est à l'entrée des Alpes. Cette quatrième condition est aussi bien mieux remplie d'après le système de De Luc, car, selon Polybe, le combat eut lieu à l'endroit où Annibal dut quitter les plaines pour aborder la région des Alpes ; et tant qu'il traversait les plaines, τὰ ἐπιπεδα, les barbares n'osaient l'attaquer, soit à cause de sa cavalerie, soit à cause des Gaulois allobroges qui, marchant à l'arrière garde, lui servaient d'escorte. Or, si Annibal avait remonté l'Isère, il avait déjà, avant d'arriver à Pontcharra, sinon gravi des hauteurs, du moins côtoyé pendant plus de trois jours la base des montagnes, et Polybe

n'aurait pas appelé plaines, *ἐπίπεδα*, l'espace resserré entre l'Isère et les montagnes, lesquelles sur quelques points se rapprochent tellement de la rivière, qu'elles laissent à peine la place nécessaire pour un chemin étroit.

En outre, M. Replat suppose que les bords de l'Isère étaient trop marécageux pour que l'armée carthaginoise pût y passer entre Pontcharra et Montmélian; or est-il certain qu'elle ait pu plus commodément suivre ses bords entre Grenoble et Pontcharra? car l'Isère s'y trouve encore actuellement mal encaissée.

Enfin je crois qu'on pourrait même invoquer une raison stratégique pour soutenir qu'Annibal n'a pas dû passer par le défilé du Bréda: c'est qu'il n'y avait aucune nécessité de s'y engager, car il était bien plus facile de gravir la pente occidentale des collines qui forment le flanc du ravin, c'est-à-dire la pente douce sur laquelle se trouve maintenant la route de Pontcharra à la Rochette. En effet, rien n'empêchait Annibal de passer contre le large flanc de ces collines, si elles n'étaient pas occupées par l'ennemi, comme ce devait être le cas, puisque, d'après Polybe, Annibal s'empara des hauteurs pendant la nuit, tandis que les barbares s'étaient retirés dans leur ville; et dans le cas contraire, ce n'était pas par un ravin étroit et dominé par ces hauteurs qu'il pouvait et devait se frayer un passage.

M. Replat objecte à l'opinion de De Luc qu'au

Mont-du Chat le col ne peut être appelé un *défilé* ; mais c'est bien là une véritable querelle d'Allemand, nous devrions plutôt dire une querelle d'Allobroge. Ce qu'il s'agit de savoir, ce n'est pas si le mot français par lequel on a traduit l'expression grecque répond exactement aux localités. Quant à l'expression τὰ στενά, lieux étroits<sup>1</sup>, certes elle peut bien s'appliquer à ce passage, surtout lorsqu'on remarque que Polybe l'oppose au mot τὰ ἐπιπεδα, c'est-à-dire aux plaines que l'armée venait de traverser, et qu'il parle d'un passage resserré que l'armée *devait nécessairement franchir*.

Enfin par quel motif M. Replat pense-t-il qu'il est impossible que les barbares ne gardassent le défilé que le jour, et qu'ils se retirassent la nuit dans la ville voisine ?

Ainsi, en résumé, l'itinéraire tracé par De Luc à travers les plaines du territoire allobroge présente beaucoup plus de probabilités qu'une marche le long de l'Isère, et M. Replat me paraît n'avoir fait valoir aucune considération assez forte pour invalider l'opinion de De Luc. Et dès que l'on admet que ce n'est pas le long de l'Isère qu'Annibal s'est dirigé, il faut reconnaître aussi que le lieu indiqué par De Luc comme le théâtre du premier combat paraît réunir toutes les vraisemblances.

<sup>1</sup> Thuillier et Buchon traduisent διήλθε τὰ στενά par les mots *percer les détroits* ; la traduction de Ryer porte *passer les détroits*. Gronovius, Casaubon et Schweighäuser traduisent par *angustias evadit*.

## § V.

Il nous reste à parler du passage de la chaîne centrale des Alpes, que De Luc suppose avoir eu lieu par le col du petit St.-Bernard, et M. Replat par celui de la Seigne.

Les principaux arguments de De Luc peuvent se résumer ainsi :

1° La vallée de l'Isère est large et fertile, et c'était la voie la plus naturelle pour s'approcher de la chaîne centrale, une fois qu'on était entré dans les Alpes par les environs de Chambéry ; elle présente beaucoup moins de difficultés, de passages étroits, que la vallée de l'Arc, par exemple, où l'on passe et repasse la rivière un grand nombre de fois, tandis que la route qui suit l'Isère reste constamment sur la rive droite<sup>1</sup>.

2° Le col du petit St.-Bernard est un des plus faciles qu'on puisse trouver dans les Alpes ; il a dû être connu et fréquenté très-anciennement ; c'est vraisemblablement celui auquel les anciens donnaient le nom d'*Alpis graia*, *Mons Graius*, parce qu'une tradition y faisait passer Hercule ; c'est aussi la route qu'ont dû suivre les diverses migrations de

<sup>1</sup> Aux environs de Moutiers, la voie romaine a dû suivre la rive gauche sur une longueur de 4 à 5 lieues. (*Dissert. anglaise*, p. 47.)

Gaulois qui sont allées occuper le nord de l'Italie, appelé ensuite par les Romains *Gaule cisalpine*; et par conséquent c'est par-là qu'ont dû conduire Annibal les guides que lui avaient envoyés les Insubres, habitants du Milanais. Un écrivain romain, Coelius Antipater, auteur d'une histoire des guerres puniques, qui ne nous est pas parvenue, disait, à ce que rapporte Tite-Live, qu'Annibal avait passé le *Jugum Cremonis*. De Luc pense que cette montagne doit être la même que l'*Alpis graia*.

3° Au bas de la montée du petit St.-Bernard, au bout du plateau où se trouve le village de Villard, on rencontre une roche escarpée et blanchâtre, consistant, d'après De Saussure, en des masses informes de gyps, et qui porte encore dans le pays le nom de *Roche blanche*. Or il se trouve que Polybe a eu soin d'indiquer qu'Annibal, attaqué par les montagnards (nous ne sommes plus maintenant chez les Allobroges, mais chez les Centrons, habitants de la Tarentaise,) dans une gorge ou plutôt un ravin (φάραγξ) escarpé et d'un difficile accès, fut obligé de passer la nuit avec la moitié de son armée *près d'une roche blanche* (περὶ τι λευκόπετρον) pour protéger sa cavalerie et ses bagages pendant leur défilé, lequel dura toute la nuit, vu la difficulté qu'offrait le ravin (χαράδρα).

4° On a trouvé dans le voisinage de cette *roche blanche* des ossements d'éléphant, nouvel indice que c'est bien par-là qu'a dû passer l'armée carthaginoise. Le marquis de St.-Simon faisait déjà mention



de cette découverte (Préface citée, page 16): « On s'est encore plus attaché de nos jours (1769), dit cet auteur, à soutenir qu'Annibal a dû passer sur le petit St.-Bernard, depuis qu'on a trouvé dans cette montagne tous les ossements d'un éléphant, dans un pays qu'on appelle dans plusieurs cartes la *grande route des Romains*. » Mais M. de Saint-Simon persistait néanmoins à prétendre qu'Annibal avait franchi le Mont-Viso.

5° Au sommet du col du petit St.-Bernard on voit encore un grand cercle de pierres plantées profondément dans le sol, et qui porte le nom de *rond d'Annibal*, et une tradition locale porte qu'Annibal doit y avoir tenu un conseil de guerre.

6° On rencontre vers la moitié de la descente, du côté d'Italie, un lieu qui présente et a pu présenter les obstacles dont parlent Polybe et Tite-Live, et qui arrêterent trois jours la marche d'Annibal. Le chemin se trouvant interrompu par un éboulement long d'un stade et demi, les soldats essayèrent de tourner ce mauvais pas, et durent marcher sur un amas de vieille neige recouvert de neige fraîche; mais un grand nombre d'hommes et de bêtes furent précipités au bas d'une pente rapide. Alors Annibal résolut de faire rétablir le chemin le long du précipice, avant de continuer sa marche. Au bout d'un jour de travail il parvint à rendre le passage praticable pour les chevaux et les bêtes de somme, et au bout de trois jours il put y faire passer les éléphants.

L'endroit que De Luc suppose avoir arrêté Annibal se trouve à quelques minutes au-dessous du village de la Thuile ; le torrent que longe la route coule au bas d'une pente très-roide, ayant un peu la forme d'un demi-entonnoir, et d'où descendent souvent de grandes avalanches parties des flancs du Cramont. L'espace ainsi exposé est long d'environ 900 pieds, ce qui s'accorde avec la longueur indiquée par Polybe. Ces avalanches recouvrent le torrent, qui doit se frayer un passage par-dessous, et il arrive très-fréquemment qu'au milieu de l'été il reste encore une masse de neige au fond du ravin. Ainsi M. Roche a vu ces amas de neige au mois d'août, avant l'année 1790 : ils s'élevaient à peu près jusqu'au niveau du chemin ; De Saussure les a remarqués en août 1792 ; un ami de De Luc, en mai 1822 et en juin 1825 ; je les ai vus moi-même en août 1827 et en juillet 1853. La dissertation anglaise cite encore les années 1816 et 1823. En mai 1822, l'amas de neige avait l'épaisseur de 60 pieds ; il était cependant tombé peu de neige l'hiver précédent. Actuellement le chemin passe sur la rive droite du torrent, en face de la pente que balayent les avalanches. (Voyez la carte.)

## § VI.

Voyons maintenant ce que M. Replat oppose à tous ces arguments, qui par leur réunion acquièrent

une grande force , et je chercherai , au fur et à mesure , à réfuter ses raisons.

1° La vallée de Beaufort, qui s'ouvre à Albertville et se dirige droit vers le Bonhomme , est beaucoup plus large et plus fertile que celle de l'Isère, et a dû être préférée, parce qu'elle pouvait fournir d'abondants pâturages pour les chevaux et les bêtes de somme de l'armée carthaginoise. Celle de l'Isère est au contraire tortueuse et resserrée, et devait être à cette époque marécageuse en quelques endroits. La route qui y fut tracée ne date que du règne d'Auguste, ainsi que la voie qui passait le petit St. Bernard.

On peut répondre que si la vallée de Beaufort présente, sur une longueur de deux à trois lieues, des plaines larges et fertiles , elle conduit ensuite à des gorges profondes , à de longs défilés , étroits et escarpés, aboutissant à des montagnes très-difficiles<sup>1</sup>. La route romaine établie postérieurement le long de l'Isère a dû suivre une voie reconnue dès longtemps comme la plus commode. Si cette vallée de l'Isère était marécageuse et malsaine en quelques endroits,

<sup>1</sup> La vallée de Beaufort, dans la province de Haute-Savoie, n'est pas visitée par un grand nombre de voyageurs. Elle est pourtant une des plus belles de la Savoie, et possède quelques sites remarquables, qui mériteraient bien d'être reproduits par les peintres. On y voit les ruines de plusieurs châteaux ; Henri IV a fait un séjour dans un de ces vieux manoirs avec quelques uns de ses compagnons d'armes.

elle n'a pas pu être dénuée de population, et il est à remarquer qu'on trouve encore sur les bords de la rivière, entre Moutiers et St.-Maurice, un village, celui de Centron, qui rappelle le nom des anciens habitants du pays.

2° L'Alpe grecque, *Graïa alpis*, *Graïus mons*, ne peut être, dit M. Replat, que le Cramont, comme ce dernier nom l'indique suffisamment. Ainsi, le col de l'Alpe grecque (*Jugum Cremonis* [ou Cramonis] corruption de *Graï montis*), n'est autre que le col du Cramont, c'est-à-dire la Seigne (p. 28 et 53). Et il serait peu vraisemblable que le petit St.-Bernard, que les Romains connaissaient sous le nom de *Mons Jovis*, *Mont-Joux*, ait pu porter aussi le nom d'*Alpe grecque*. On peut donc invoquer à l'appui du passage par la Seigne, soit la tradition d'après laquelle Annibal aurait suivi le même chemin qu'on attribue à Hercule, soit l'autorité de Cornelius Nepos, qui fait passer Annibal par le *Graïus mons*, et celle de Coelius, qui parle du *Jugum Cremonis*.

Mais comme le Cramont se trouve situé entre la Seigne et le petit St.-Bernard, de telle sorte qu'en montant au premier de ces cols on en suit la base septentrionale, et la base méridionale en se dirigeant vers le second, il y a pour le moins tout autant de raisons pour que le col du Cramont, *Graïus mons*, ou *Jugum Cremonis*, soit le petit St.-Bernard<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Mg<sup>r</sup> Rendu, évêque d'Annecy, dans son rapport sur l'opinion du comte Vignet (Mém. de l'Acad. de Savoie), in-

Or, M. Chrétien de Loges, dans ses *Essais historiques sur le Mont St.-Bernard*, dit (De Luc, p. 26) qu'on désignait autrefois le Petit St.-Bernard sous le nom de *Mons Jovis Graï* (*le mont du Jupiter grec*), pour le distinguer du Grand St.-Bernard, *Mons Jovis Pennini*. Cela explique tout naturellement comment le *Graïus mons* se trouve être en même temps le *Mons Jovis*. On est donc parfaitement fondé à invoquer à son tour, en faveur du système De Luc, les autorités invoquées ci-dessus.

3° Le mot λευκόπετρον que MM. Melville, De Luc et Roche traduisent par ceux de *roche blanche*, pourrait aussi bien avoir le sens de *roche nue*, que divers traducteurs lui ont en effet donné. Et ici M. Replat s'amuse à plaisanter sur l'importance que De Luc attachait à la découverte de cette roche, due au général Melville. — Mais si la seconde signification peut, à la rigueur, être admissible, il n'en est pas moins vrai que la première est bien plus naturelle, et qu'elle devient aussi la plus vraisemblable, si l'on reconnaît quelque localité qui la justifie. Du reste, quand M. De Luc (p. 176) et M. Replat (p. 36) disent que les traducteurs ont attribué divers sens

cline à croire que l'*Alpis graïa* et le *jugum Cremonis* seraient deux montagnes distinctes. (Replat, p. 28.) M. Replat ne partage pas l'opinion du savant prélat; il pense que ces mots doivent désigner un même col, et il se trouve d'accord en ceci avec De Luc; mais le premier croit que ce col c'est la Seigne, le second croit que c'est le petit St.-Bernard.

au mot λευκόπετρον, que suivant les uns ce mot signifierait un *rocher fort par sa position*, suivant d'autres, un *rocher fort et découvert*, ou bien une *roche nue et escarpée*, une *roche nue et naturellement fortifiée*, ils n'ont pas fait attention que les mots *escarpée*, *naturellement fortifiée*, etc., ne sont que la traduction de l'épithète ὄχυρόν qui existe dans le texte.

4° La *Roche blanche*, située au bas du petit St.-Bernard et dans le ravin du Reclus, n'a pu être celle auprès de laquelle Annibal se posta pour laisser défiler sa cavalerie et ses bagages lors de la seconde attaque des montagnards, car ce combat eut lieu, dit M. Replat, *quatre jours* après celui livré à l'entrée des Alpes, et par conséquent fort loin du passage de la chaîne centrale (p. 34 et 73)<sup>1</sup>. — Ici j'ai à faire remarquer à M. Replat, qui regarde cette objection comme étant surtout concluante, qu'elle n'est fondée que sur un petit membre de phrase de Polybe, qu'il prend isolément, et en faisant complète abstraction de ce qui précède et de ce qui suit. Or, voici en abrégé ce que dit Polybe :

*Le jour* de la bataille livrée à l'entrée des Alpes, Annibal s'avança jusqu'à une ville voisine et s'en empara ; il donna *un jour* de repos à son armée. *Les jours suivants*, c'est-à-dire *trois jours*, il avança sans éprouver de résistance ; *le quatrième* il vit venir à sa

<sup>1</sup> M. Replat pense que le combat doit avoir eu lieu dans la vallée de Beaufort, mais il ne détermine pas précisément à quel endroit.

rencontre un grand nombre d'habitants du pays portant des rameaux<sup>1</sup> et des guirlandes, *et il courut un grand danger*. (Mais ce n'est point ce jour-là qu'eut lieu le second combat : Annibal courut seulement le *danger* d'être attaqué.) Il se défiait d'abord beaucoup de ces habitants ; puis, après des pourparlers avec les chefs, et quand ces montagnards se furent mêlés avec les Carthaginois, qu'ils eurent même donné des otages et fourni des vivres, Annibal reprit quelque sécurité. Les montagnards *l'escortèrent pendant deux jours* ; mais vers le soir du second, ils profitèrent d'un lieu difficile qui leur était favorable, pour assaillir l'armée carthaginoise. Annibal, à la fin du combat, fut obligé de se placer près d'une *roche blanche* forte par sa position, et y passa la nuit avec la moitié de son armée, pendant qu'il faisait défiler sa cavalerie et ses bagages. Le *lendemain* matin il continua sa marche *vers le haut du passage* (πρὸς τὰς ὑπερβολὰς τὰς ἀνωτάτω τῶν Ἀλπεων, mot à mot : vers les plus hauts sommets des Alpes<sup>2</sup>). *Le neuvième jour* il arriva sur le sommet.

<sup>1</sup> Mais non pas des *rameaux d'olivier*, comme l'ont dit St.-Simon et d'autres auteurs qui ont cru devoir donner ce sens au mot θαλλούς. C'était encore un des motifs pour lesquels St.-Simon faisait passer Annibal par le pays de Barcelonnette, les oliviers ne croissant pas plus au nord.

<sup>2</sup> Vers le haut des Alpes, trad. de Ryer. — Vers la cime des Alpes, traductions de Thuillier et de Buchon. — *Suprema Alpium juga petebat*, dit Schweighäuser ; *supremum Alpium jugum*, dit Casaubon.

Or, si l'on additionne le jour du premier combat, le jour de repos, les trois jours suivants, le jour de l'entrevue avec les montagnards, les deux jours subséquents, à la fin desquels fut livré le second combat (qui eut donc lieu, non pas quatre jours après le premier, mais le huitième jour depuis l'entrée dans les Alpes), enfin le jour où il atteignit le haut du col, on retrouve bien les *neuf jours* qu'Annibal employa pour arriver de l'entrée des Alpes au sommet du passage de la chaîne centrale.

Il peut paraître singulier que Polybe n'ait pas indiqué d'une manière encore plus précise que ce neuvième jour était justement celui qui suivit le second combat; mais il serait bien plus singulier, qu'après avoir énuméré jusque-là tous les jours de marche et de repos, il n'eût pas indiqué les journées qui lui restaient pour atteindre la cime. D'ailleurs, depuis le jour de repos qui suivit le premier combat, il avait eu six jours pour franchir la distance de 78 milles ou 26 lieues, qui sépare le Bourget du pied du St.-Bernard, car le jour où les habitants vinrent à sa rencontre doit être bien vraisemblablement compté comme un jour de marche; et les mots du texte grec rappelés ci-dessus indiquent suffisamment qu'Annibal, après le second combat, se trouvait sur la pente qui aboutit à la cime du col.

5° M. Replat objecte qu'entre le second combat et l'arrivée au sommet, il se passa trop d'incidents pour qu'ils aient pu être réunis dans l'espace qui sépare



la *roche blanche* du plateau du petit St.-Bernard , distance qu'on franchit en moins de quatre heures. — Mais ces incidents se bornent pourtant à quelques attaques partielles ; ils peuvent très-bien avoir eu lieu pendant la marche d'une petite journée qui restait à Annibal. Observons, et ceci n'est point sans importance , que la configuration même de la montagne se prête parfaitement à ces combats partiels , car elle ne présente presque nulle part des pentes inaccessibles , et les montagnards pouvaient facilement gravir des deux côtés de la route , et prendre en flanc les Carthaginois.

6° M. Replat objecte (p. 31 à 34) que c'était une entreprise insurmontable pour une armée que de remonter la gorge du Reclus en suivant le pied de la *Roche blanche*, et que si l'on fait passer les Carthaginois par un petit ravin boisé qui existe sur la rive gauche du torrent et parallèlement à celui-ci, comme le pensent les auteurs de la Dissertation anglaise, on ne trouve plus la coïncidence avec la description de Polybe. Il fait observer plus loin que les Carthaginois furent attaqués dans la gorge même et avant d'arriver à la *Roche blanche*, et qu'ainsi le *leukópetron* dont parle Polybe n'a pu être la roche qui borde l'entrée de la gorge du Reclus. — Ici je dois reconnaître que ces objections de M. Replat ne sont pas sans justesse ; mais on ne peut en aucune manière en conclure qu'il faille transporter le passage d'Annibal sur un autre col ; le système de De Luc est

bien loin, pour cela, d'être compromis, et il suffira d'y apporter une très-légère modification.

Le ravin escarpé et d'un difficile accès où les montagnards commencèrent leur attaque, je pense qu'il faut le chercher un peu plus bas que la *Roche blanche*. Le ravin inférieur du Reclus, long de plus d'une demi-lieue, répond en effet parfaitement à la description de Polybe, et il n'est point impraticable. On y trouve encore maintenant un mauvais sentier par lequel on peut rejoindre la route principale qui traverse le plateau de Villard et passe non loin de la *Roche blanche*; en suivant ce sentier, on se rend de St.-Maurice au sommet du col, en évitant le détour par les villages de Sciez et de Villard.

Ce ravin inférieur me paraît se prêter en particulier à une circonstance assez importante, c'est que les montagnards pouvaient suivre les hauteurs qui le dominant, et faire rouler des quartiers de roc ou lancer des pierres sur les Carthaginois. En plaçant le combat dans ce lieu, on s'explique parfaitement bien comment l'ordre de marche établi par Annibal lui fut d'une grande utilité: il put en effet, avec une partie de l'infanterie qu'il avait placée à l'arrière-garde, gagner le plateau pour repousser les montagnards qui de ce côté occupaient la crête du ravin et inquiétaient la cavalerie qui s'y trouvait engagée; il arriva ainsi directement vers le pied de la *Roche blanche*, et, trouvant cette position favorable, il s'y posta pour protéger le défilé de sa cavalerie et de

ses bagages<sup>1</sup>. Observons que M. Replat (p. 35) commet une nouvelle erreur en supposant que ce fut pendant plusieurs jours que les barbares accompagnèrent l'armée carthaginoise sur les hauteurs, pour la harceler. Cette circonstance, soit d'après le texte de Polybe, soit d'après celui de Tite-Live, ne se rapporte incontestablement qu'au moment du combat dans le ravin.

7° Suivant M. Replat, on exagère la valeur de l'argument tiré des ossements d'éléphant; il élève même quelques doutes sur l'authenticité de cette découverte. En admettant qu'on ait réellement trouvé des ossements qui ont dû appartenir à quelque gros animal, il demande si ce ne pourrait pas être plutôt ceux d'un *aurochs*, de ce grand bœuf gaulois dont la race est actuellement perdue. Et dans le cas où ces ossements seraient bien ceux d'un éléphant, est-il prouvé, dit-il, que cet animal appartenait à l'armée carthaginoise? car il a passé plus tard dans les Alpes d'autres armées accompagnées d'éléphants : telle

<sup>1</sup> Je suis étonné que ni De Luc ni les auteurs de la Dissertation anglaise n'aient porté leur attention sur ce ravin; il se trouve cependant figuré exactement sur la carte qui accompagne la Dissertation et que De Luc a reproduite à la fin de sa seconde édition. La supposition que l'attaque eut lieu dans ce ravin, est également admissible, soit qu'on pense qu'à partir de la roche blanche l'armée carthaginoise ait remonté la rive gauche du torrent, comme le faisait plus tard la voie romaine, soit qu'on lui fasse suivre la rive droite où passe le chemin actuel.

est, par exemple, l'armée romaine qui vint combattre les Allobroges rebelles. (*Florus*, liv. III, ch. 2.) Enfin, en admettant même que cet éléphant eût fait partie de l'expédition d'Annibal, M. Replat n'estime pas qu'on puisse en conclure que les Carthaginois avaient passé le petit St.-Bernard, car les historiens anciens rapportent que plusieurs bêtes de somme qui s'étaient égarées, rejoignirent l'armée pendant son campement sur la montagne; il se pourrait donc qu'un éléphant, après avoir perdu les traces de l'armée, fût venu expirer au pied du St.-Bernard.

Quant au *rond d'Annibal*, M. Replat n'admet pas qu'il doive son origine au passage de ce chef, et il rappelle que De Luc lui-même reconnaît que ce cercle de pierres ressemble parfaitement à un *cercle druidique*.

Mais de ce que les ossements retrouvés ne proviendraient pas d'un des éléphants d'Annibal, de ce que cette découverte ne serait même pas authentique, et de ce que le soi-disant cercle d'Annibal n'aurait jamais été qu'un monument druidique, on n'est nullement fondé à en conclure que ce n'est pas par le St.-Bernard qu'Annibal a passé, car beaucoup d'autres considérations très-fortes suffisent pour l'établir avec les plus grandes probabilités.

## § VII.

Enfin, M. Replat (p. 42-47) insiste particulière-

ment sur ce que les circonstances indiquées par Polybe à la descente des Alpes, et les difficultés qu'y rencontra l'armée carthaginoise, n'ont pu se trouver sur la pente du petit St.-Bernard. Il soutient que ce que dit De Luc sur le peu de difficultés que présente ce passage tourne à fin contraire, et qu'il faut chercher ailleurs les pentes escarpées et les précipices dont parle Polybe. Pour trouver des lieux plus conformes, selon lui, aux descriptions de cet historien, M. Replat, après avoir amené Annibal dans la vallée de Beaufort, le fait monter au Bonhomme, ou bien passer par la vallée de Roselant et le col de la Croix de Biollay, et redescendre de là dans le profond vallon du Chapiu, pour franchir ensuite le col de la Seigne. Cette route, qui est bien un peu plus directe sur la carte que celle qui suit l'Isère et passe le St.-Bernard, n'est en réalité pas sensiblement plus courte, vu les deux cols élevés qu'il faut successivement franchir. Le Bonhomme a la hauteur de 7,540 pieds, soit une centaine de pieds de moins que la Seigne, et le col de Biollay doit avoir l'élévation du petit St.-Bernard.

A la descente de la montagne, « comme le sentier, » dit Polybe, était étroit et fortement incliné, et que » la neige ne permettait pas de voir où le pied devait se poser, tout ce qui s'écartait de la route » roulait dans le précipice. » Cette pente escarpée, M. Replat pense donc qu'il faut la placer à la descente de la Seigne, qui, sans avoir rien d'effrayant,

présente cependant sur quelques points des escarpements un peu roides. Mais M. Replat admet que dans le passage ci-dessus il est question d'un précipice qui longerait le chemin, dans une partie seulement de la descente. Or, si actuellement on ne trouve que peu de vrais précipices sur la route qui mène du plateau du St.-Bernard à la Thuile, il est facile toutefois d'expliquer le passage d'après l'opinion de De Luc, en supposant, ce qui est d'ailleurs bien probable, que le pont qui passe le profond ravin du Serrant n'existait pas encore, et que le sentier suivait quelque temps les bords du précipice, jusqu'à la jonction de ce torrent avec celui qui descend directement du St. Bernard. C'est la supposition que fait la Dissertation anglaise.

Quant au passage long d'un stade et demi, où la pente était rendue plus escarpée par un éboulement de terrain, et où le chemin était absolument impraticable pour les éléphants et les bêtes de charge, ce lieu difficile qu'Annibal tenta vainement de tourner en traversant sur un amas de neige, M. Replat le trouve au bas de la descente de la Seigne. Il conjecture que ce fut un des glaciers de l'Allée-Blanche qui présenta l'obstacle *d'une nature toute particulière* dont parle l'auteur grec.

M. Replat ne croit pas possible qu'il restât en octobre, au-dessus d'un torrent, un amas de neige assez considérable pour qu'un grand nombre d'hommes et de bêtes chargées pussent y passer comme

sur un pont, et le torrent, suivant lui, n'aurait pas manqué, avant cette époque, de débayer son lit. Mais on sait que la neige d'avalanche est très-fortement condensée par sa chute, et que lorsqu'un torrent a été recouvert par une avalanche, il n'entraîne que la partie inférieure de la neige, et forme ainsi une voûte qui résiste pendant des mois à l'action du soleil et de la pluie. Il ne paraît pas qu'actuellement cette voûte de neige persiste jusqu'à l'automne dans le ravin de la Thuile, mais il avait suffi de quelques saisons rigoureuses pour qu'il s'y fût formé une accumulation considérable de neige qui n'eût pas disparu à la fin de l'été; et il faut bien supposer aussi que les glaciers de l'Allée-Blanche étaient plus étendus qu'aujourd'hui, pour qu'ils pussent opposer un obstacle sérieux à la marche d'une armée, comme le pense M. Replat.

M. Replat cite le texte de Polybe et celui de Tite-Live à l'appui de son opinion. Ici un des arguments sur lesquels il paraît faire le plus de fond, s'appuie principalement sur une traduction défectueuse : « Comme il était impossible aux soldats d'assurer » leurs pas sur la neige inférieure, voulaient ils, » pour se relever, s'appuyer sur les mains et les » genoux, noyés avec ces appuis inutiles *en d'im-* » *menses flaques d'eau*, ils glissaient, entraînés par la » pente. Quant aux bêtes de somme, une fois abat- » tues, elles rompaient, dans leurs efforts pour se » redresser, la croûte formée par la neige, et alors

» elles y demeuraient comme attachées avec leurs  
 » bagages, retenues à la fois et par leur fardeau et  
 » par la dureté de la glace. » (Polybe, ch. 55. M. Replat ne nomme pas l'auteur de cette traduction ; c'est probablement M. Félix Bouchot, qu'il a nommé ailleurs.)

M. Replat (p. 46) pense que « cette neige durcie  
 » par le temps, que les soldats ne pouvaient entamer, où ils ne pouvaient *assurer leurs pas*, était la  
 » surface glissante et polie d'un glacier, et que les  
 » *immenses flaques d'eau*, où tombaient les hommes et  
 » où les bêtes de somme étaient retenues attachées  
 » par la dureté de la glace, c'étaient les crevasses  
 » du glacier. »

Mais je dois faire remarquer que le texte de Polybe ne parle nullement de *flaques d'eau*, encore moins d'*immenses flaques d'eau*, et que dès-lors la comparaison, passablement singulière, d'immenses flaques d'eau avec des crevasses de glacier, tombe d'elle-même.

Le passage présente, il est vrai, quelques difficultés ; mais je ne crois pas du tout que le sens que lui attribue M. Replat puisse être admissible. Les flaques d'eau, et surtout des crevasses, eussent été indiquées d'une manière plus claire, car ce devait être là en effet quelque chose de nouveau et d'étrange pour des Africains, comme pour un voyageur grec. Polybe compare seulement aux mouvements que font des nageurs ceux que les soldats, en chancelant et



tombant, étaient obligés de faire, soit pour chercher à conserver l'équilibre, soit pendant qu'ils glissaient sur une pente rapide; il se sert des verbes *πλέω* et *ἐπιπλέω*, qui signifient proprement *naviguer*, en leur donnant une acception particulière. Je crois que les traductions latines de Gronovius et de Casaubon rendent assez exactement l'idée que Polybe a entendu exprimer<sup>1</sup>.

Il n'est dit non plus nulle part que les bêtes de somme tombaient dans des flaques d'eau ou dans des crevasses, mais seulement qu'en faisant des efforts pour se relever, elles rompaient la surface de la neige inférieure, et qu'alors elles restaient prises, soit à cause de leur propre poids, soit à cause de la congélation de cette neige ancienne (*πῆγμα τῆς*

<sup>1</sup> Ἐπλεον ὀλισθαίνοντες ἀμφοτέροις ἅμα τοῖς ποσὶ, *nantibus similes, utroque pede fallentes cadebant*. — Ὅποτε περόντες βουληθεῖεν ἢ τοῖς γόνασιν ἢ ταῖς χερσὶ προσεξερεῖσασθαι πρὸς τὴν ἐξανάστασιν, τότε καὶ μᾶλλον ἐπέπλεον ἅμα πᾶσι τοῖς ἐρεῖσ-  
μασιν, ἐπιπολὺ κατωφερῶν ὄντων τῶν χωρίων; *Si a lapsu conniti ad assurgendum seu genu seu manibus vellent, ipsis adminiculis, in morem nantium, per prona admodum loca fœdius adhuc corruebant*. Chap. 55. Trad. de Gron. et de Casaubon. — Schweighauser traduit par : *veluti supernatantes cadebant*, et par : *veluti innatantes corruebant*. Les traductions françaises de Thuillier et de Buchon omettent la comparaison, et disent seulement que les soldats chancelaient et faisaient des chutes. — Tite-Live, en traduisant Polybe, omet aussi la comparaison, et se sert des mots *corruere*, tomber, et *volutari*, glisser, rouler.

προϋπαρχούσης χιόνος). Or, la surface d'un glacier ne cède jamais ainsi, de sorte que les pieds s'y enfoncent et ne puissent en être retirés. Quant à la neige d'avalanche, elle est aussi très-dure à l'ordinaire, et ne cède guère sous les pas, mais on peut admettre que la surface avait été un peu ramollie par la fonte de la neige nouvelle.

M. Replat cite ensuite Tite-Live et invoque à l'appui de son opinion le mot *glacies* (glace), qu'on lit dans cet auteur. Tite-Live, en effet, se sert quatre fois de ce mot dans l'espace de dix lignes ; il parle de la glace qui se trouvait sous la neige fraîche (liv. XXI, 36) ; mais il faut remarquer que dans ce passage l'auteur latin copiait presque textuellement Polybe, et s'il remplace les mots *neige préexistante* ou *neige inférieure*, par le mot *glace*, il se sert aussi deux fois des mots *vieille neige*, *neige inférieure* (*veterem nivem*, *infimam nivem*). Ajoutons qu'il ne parle ni de flaques d'eau, ni de crevasses. Son autorité n'ajoute donc aucun poids à celle de Polybe. D'ailleurs, nous savons que Tite-Live est en général porté à l'exagération ; et comment attribuer beaucoup de foi à son témoignage, quand nous voyons que, quelques lignes plus haut, il parle d'un éboulement de terrain sur une élévation de 1,000 pieds, tandis que le passage de Polybe qu'il traduisait voulait dire que cet éboulement s'étendait sur un espace large d'un stade et demi (937 pieds), et quand on lit quelques lignes plus bas cette fameuse fable du vinaigre,

dont Annibal se serait servi pour amollir et tailler les rochers, après les avoir préalablement calcinés par un grand brasier<sup>1</sup>.

Mais pour ne pas risquer d'être accusé à mon tour de faire une mauvaise chicane, ce n'est pas de l'interprétation de quelques expressions un peu vagues des auteurs anciens que j'entends tirer un argument capital contre l'opinion de M. Replat; car, dans les langues grecque et latine, les mots *neige* et *glace* peuvent n'avoir pas tout-à-fait une acception aussi précise et distincte que dans la nôtre: Il se peut, j'en conviens, que Polybe ait employé les mots *neige ancienne* ou *neige préexistante* pour désigner un véritable *glacier*, comme il est possible aussi

<sup>1</sup> On me communique une correction au texte de Tite-Live XXI, 57, qui doit avoir été proposée il y peu d'années par un savant français (M. Héricart de Thury). Je ne suis pas à même de l'indiquer d'une manière exacte; mais elle consisterait principalement à substituer dans cette phrase : *ardentia saxa infuso aceto putrefaciunt*, les mots *ferro acuto* aux mots *infuso aceto*. (Il faudrait remplacer aussi le verbe *putrefaciunt* par quelque autre ayant le sens de *tailler*.) Cette correction ferait bien disparaître ce qu'il y a d'évidemment fabuleux dans le récit de Tite-Live, mais il resterait à savoir si un vaste brasier a pu réellement avoir pour effet d'amollir sensiblement une paroi de rochers; or c'est ce que De Luc nie, p. 280. Ce qui pourrait peut-être faire douter que la correction fût admissible, c'est qu'immédiatement après les mots ci-dessus viennent les suivants : *ita torridam incendio rupem ferro pandunt*, lesquels présenteraient le même sens que la phrase corrigée.

que Tite-Live se soit servi du mot *glace* pour désigner simplement de la neige vieille et durcie.

En supposant que ce soit un glacier qui ait arrêté la marche d'Annibal, alors le travail aura consisté ou à rétablir le sentier contre le précipice où il était interrompu, ou bien peut-être à en pratiquer un nouveau contre la moraine même de ce glacier; ce serait au milieu des débris de roc accumulés, qu'il aurait fait établir un chemin assez large et pas trop escarpé pour y faire passer les bêtes de charge; c'est ce qu'exprimeraient assez bien les mots τὸν κρημνον ἐξοικοδομεῖν dont se sert Polybe, construire un chemin contre le précipice, ou plutôt *faire une construction contre le précipice*.

Ces expressions cependant pourraient aussi par faitement bien s'entendre du travail qui devait être nécessaire le long du ravin de la Thuile, et qui a dû consister à établir contre le précipice un sentier en corniche au moyen de pièces de bois soutenues par d'autres grands troncs d'arbres placés au-dessous. L'expression dont se sert Tite-Live, *rupem muniendam*, semblerait plutôt désigner cette sorte de travail, si du moins il ne faut pas lire *molliendam*, puisque deux lignes plus bas il commence son histoire du vinaigre; je crois cependant qu'il a voulu simplement traduire les mots grecs de Polybe cités ci-dessus. Quant aux arbres énormes dont parle Tite-Live seul, ce n'est pas dans la vallée de l'Allée Blanche qu'on devait en trouver, surtout si les glaciers

étaient plus considérables qu'aujourd'hui, car actuellement la végétation des arbres commence à être bien rabougrie vers les glaciers du Miage et de l'Allée Blanche, tandis que dans la vallée de la Thuile on devait facilement trouver les grands arbres dont on avait besoin; on voit maintenant beaucoup d'énormes sapins un peu au-dessous du ravin dont il s'agit, en descendant à Pré St.-Didier, et le vallon même de la Thuile a bien probablement été boisé autrefois.

### § VIII.

Mais outre les objections que je viens d'indiquer contre l'opinion de M. Replat, en réfutant successivement ses divers arguments, j'en trouve encore d'autres qui me paraissent passablement fortes, et qui, jointes aux raisons développées par De Luc à l'appui de son système, et que j'ai rappelées brièvement plus haut, me font repousser sans hésiter celui de son adversaire.

1<sup>o</sup> D'après l'itinéraire proposé par M. Replat, l'armée d'Annibal avait nécessairement deux hautes montagnes à gravir avant de descendre en Italie. Or, il serait bien singulier que Polybe, qui avait suivi la route même d'Annibal, n'eût pas parlé de la circonstance de ces deux cols élevés; cette circonstance était cependant bien assez importante pour être mentionnée par un auteur aussi exact que Polybe, et

non seulement elle ne l'est point, mais le texte, qui est très-clair, s'oppose à ce qu'on l'admette.

2<sup>o</sup> Il n'y a pas de plaine sur le sommet du passage de la Seigne; on n'y trouve qu'une arête étroite, tandis que le petit St.-Bernard présente un plateau long d'une lieue, et très-commode pour y asseoir un camp. Or Polybe dit qu'Annibal campa deux jours sur le sommet même de la montagne, et que le jour suivant il *commença à descendre*. Pour résoudre cette petite difficulté, M. Replat est obligé de supposer qu'Annibal fit établir son camp sur la pente du côté d'Italie, à demi-heure au-dessous de l'arête de la Seigne (p. 76). Il n'y avait pas non plus de plaine propre à asseoir un camp sur le col du Bonhomme; il en aurait trouvé une sur le col de la Croix de Biollay; mais, sur ces deux dernières montagnes, on ne peut pas dire qu'on est au sommet du passage des Alpes; on ne domine point une descente vers l'Italie, car il reste encore à descendre dans un valon profond, puis à gravir la chaîne centrale. Néanmoins M. Replat suppose que, si Annibal a gravi le Bonhomme, ce pourrait bien être ce dernier que Polybe désignait en parlant de la cîme de la montagne, vu que le Bonhomme, dit-il, est de 2,400 pieds plus haut que la Seigne. Mais, outre qu'il fait ici une petite erreur, puisque le Bonhomme est au contraire d'une centaine de pieds inférieur à la Seigne<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> D'après la carte Chaix. D'après d'autres cartes, la différence se réduirait à 70 ou à 40 pieds.

M. Replat ne fait pas attention qu'il y aurait une distance de plus d'une journée de marche entre la cime et le glacier qui, d'après son opinion, arrêta la marche d'Annibal.

M. Replat va encore plus loin (p. 75-77). Il n'écarte pas même l'idée qu'Annibal ait pu de Beaufort remonter la vallée de Haute-Luce et passer un col qui le conduisait dans le haut de la vallée de St.-Gervais. Dans cette hypothèse, il dit que le campement aurait pu être établi sur le *Plan des dames*, ou sur le *Plan du Mont-Jovet*. Ainsi, Annibal, après avoir passé une première montagne, n'en aurait pas eu encore moins de deux autres à gravir, le Bonhomme et la Seigne, avant de commencer enfin la descente vers l'Italie!

3<sup>e</sup> L'itinéraire de M. Replat augmente décidément un peu trop les fatigues et les misères de ces pauvres soldats, nés sous le soleil d'Afrique et d'Espagne, qui doivent, à la fin d'octobre<sup>1</sup>, bivouaquer au milieu des neiges plusieurs jours de suite; car, outre les deux jours passés au sommet, Annibal campa encore trois jours, avec tout ou partie de son armée, près de l'endroit où il rencontra un obstacle, et Polybe dit positivement qu'on fut obligé de déblayer la neige pour y asseoir le camp. En suivant la route indiquée par Replat, il aurait eu au moins deux

<sup>1</sup> L'astronome anglais Maskelyne a calculé que le coucher des pléiades, époque à laquelle Annibal arriva au sommet des Alpes, a dû tomber sur le 26 octobre.

jours de plus à passer sur les hauteurs couvertes de neiges. Or, Replat prétend qu'Annibal a dû passer plutôt par la vallée de Beaufort, vu qu'elle était plus fertile et plus peuplée que celle de l'Isère, et il se trouve obligé ensuite de le conduire dans des régions bien moins habitables, de lui faire suivre de longs défilés, bien plus étroits et difficiles que ceux que présente la vallée de l'Isère, et de lui faire franchir, en plein automne, des montagnes bien plus élevées et plus froides que le petit St.-Bernard !

4<sup>o</sup> Les vallées voisines du passage, nous dit Polybe (ch. 48), étaient habitées par des nations nombreuses. Or, ces populations avaient dû nécessairement avoir entre elles des communications. Les Centrons et les Salasses avaient dû dès longtemps reconnaître que la nature elle-même leur avait désigné un passage, qui était de beaucoup le plus facile et même le seul praticable toute l'année. Ce passage, c'est celui qui porte maintenant le nom de petit St.-Bernard, et qui forme dans la crête des Alpes une large échancrure, visible de très-loin dans la vallée. Une grande voie romaine y fut établie plus tard, sous le règne d'Auguste, et cette voie, d'après Strabon, était praticable pour des chars. Les colonies parties des Gaules n'avaient pas dû suivre une autre route, de même que les armées nombreuses dont parle Polybe, et qui étaient allées porter secours aux Gaulois cisalpins, attaqués par les armées de Rome.

Dès lors, comment croire que les guides envoyés



à Annibal par les Insubres, qui étaient ses amis, et qui attendaient son arrivée pour résister avec plus de chances de succès aux légions romaines, comment supposer que ces guides ne connussent pas le passage du petit St.-Bernard, et ne sussent pas que, dans cette saison avancée surtout, c'était la route la plus commode, et la seule où une armée pût encore s'engager sans imprudence ? Il n'est pas possible non plus d'admettre que ces guides, au nombre desquels se trouvait un prince des Gaulois cisalpins, intéressé personnellement à sa prompte arrivée en Italie, aient voulu, comme Tite-Live le donne à entendre, égarer Annibal dans les montagnes, et qu'il ait été obligé de s'ouvrir un chemin à l'aventure. Or, M. Replat, après avoir rejeté en commençant l'autorité de Tite-Live, en est réduit, pour atténuer les invraisemblances qu'il accumule, et justifier les promenades de touriste qu'il fait faire aux soldats africains sur les neiges et les glaciers des Alpes, si non à admettre positivement, du moins à regarder comme possible l'assertion de Tite-Live, que, par suite de la perfidie de ses guides et de la défiance qu'ils lui inspiraient, Annibal aurait fait quelques écarts dans son ascension vers le sommet des montagnes.

Cet aveu de M. Replat me paraît équivaloir à peu près à la condamnation de ses hypothèses.

Ainsi, je crois avoir montré que, sauf sur un seul point où j'ai admis une correction de détail (p. 41), les objections élevées par M. Replat relativement à

diverses parties de l'itinéraire tracé par De Luc pour la marche d'Annibal dans les Alpes, sont entièrement dénuées de fondement ; tout au plus a-t-il pu réussir, à mon avis, à atténuer l'importance de quelques arguments très-secondaires. Je crois avoir montré aussi que les raisons qu'il donne en faveur du nouvel itinéraire qu'il propose, sont tantôt spécieuses, tantôt fondées sur une interprétation défectueuse, ou sur des passages tronqués de Polybe. En conséquence, je crois pouvoir dire de ses raisons ce qu'il dit lui-même (p. 51) de celles données en faveur de l'opinion qu'il combat, « qu'aucune d'elles ne paraît de-  
» voir entraîner la conviction, et qu'une lecture  
» attentive de Polybe les réfute dans leurs parties  
» les plus essentielles. »

La voie du Mont-du-Chat et du petit St.-Bernard, telle qu'elle a été déterminée d'après les scrupuleuses et savantes recherches de De Luc, reste donc, selon moi, celle qui est la plus conforme au texte de Polybe, ainsi qu'à toutes les données historiques. Et si l'on ne peut atteindre à une certitude mathématique sur une question rétrospective de ce genre, du moins on peut dire que la solution donnée au problème par le célèbre naturaliste genevois possède le plus haut degré de vraisemblance.



## POST-SCRIPTUM.

---

J'ai dit à la page 13, d'après MM. De Luc et Replat, qu'au rapport de Strabon, le grand St.-Bernard n'était pas, de son temps, praticable pour des bêtes de somme. Un examen plus attentif des passages de Strabon (liv. IV, ch. 6) relatifs aux deux voies romaines qui, du pays des Salasses, se dirigeaient vers la Gaule par le Petit et par le grand St.-Bernard, me fait reconnaître que cela n'est point exact.

Après avoir parlé d'une manière générale des dangers que les précipices et les avalanches occasionnent dans les Alpes, et des travaux qu'Auguste fit exécuter pour faciliter les communications à travers ces montagnes, cet auteur dit que la route qui passait par le pays des Centrons (celle du petit St.-Bernard) pouvait être suivie par les chars, et que celle qui franchissait l'Alpe pennine (le grand St.-Bernard), étant étroite et rapide, n'était pas praticable pour des *attelages*, ζεύγασιν ὀυ βατῇ ; ce qui ne signifie pas que des bêtes de somme ne puissent y passer. L'erreur est venue de ce que le mot *jumentum*, par lequel on a traduit ζεύγος, veut dire en même temps

*bête de charge* ou *de trait*, et *chariot*. Mais, de ce que cet argument se trouve réduit à néant, il ne résulte pas que l'opinion d'après laquelle Annibal aurait franchi le grand St.-Bernard soit en aucune manière plus fondée.



# ESQUISSE DU PASSAGE DU PETIT ST. BERNARD,

d'après la Carte qui accompagne la dissertation anglaise citée.

On y a ajoutée l'indication du sentier tendant de S<sup>t</sup> Maurice à la Roche Blanche, dont il est parlé à la page 41.



